

Lucien. Soudain, elle tressaillit et devint d'une pâleur mortelle. Elle venait d'apercevoir de la lumière chez son fiancé.

— Ah ! fit-elle d'une voix étranglée, ils m'ont menti ! Lucien est à Paris. Lucien est chez lui. Pourquoi ce mensonge ? Ce sont bien ses deux fenêtres, je les reconnais. Il est là. Je veux le voir et je le verrai.

D'un pas qu'elle s'efforçait d'affermir elle traversa la rue et rentra dans la maison. Le concierge sortait de sa loge pour fermer la porte cochère. Il reconnut la jeune fille.

— Comment, c'est encore vous ! dit-il en lui barrant le passage.

— Oui, c'est moi. Vous m'avez trompée, monsieur Labroue n'est point en voyage.

— Je vous ai répondu ce que j'avais à vous répondre.

— Monsieur Labroue est chez lui.

— Décidément, mam'selle, vous êtes un peu folle !

— Il y a de la lumière derrière ses vitres. Je veux monter.

— Vous ne monterez pas.

— De quel droit m'en empêchez-vous ? s'écria Lucie que l'irritation emportait.

— Du droit que je tiens du propriétaire, dont je suis le représentant. Voyons, voyons, pas de scandale dans une maison bien tenue et respectable ! Tournez-moi les talons ! fille, et plus vite que ça !

XLVIII

Le ton brutal, le langage grossier du concierge révoltèrent Lucie.

— A qui croyez-vous donc parler, monsieur ? demanda-t-elle.

— A qui je crois parler ? fit l'homme en ricanant. Parbleu ! à vous, la belle ! On avait votre signalement et on se tenait sur ses gardes. Défense expresse de vous laisser passer. C'est la consigne formelle de monsieur Labroue. Ah ! vous avez vu de la lumière. Eh bien, oui, il est chez lui, mais il ne veut pas vous recevoir. Il a le nez fin mon locataire. Il prévoyait bien, lui point bête, que vous viendriez le relancer, et il a pris ses précautions en conséquence.

Lucie sentait ses jambes défaillir. Tout son corps tremblait.

— Ainsi, fit-elle d'une voix faible comme un souffle, c'est moi que vous avez signalée monsieur Labroue ?

— Parfaitement.

— C'est pour moi que la consigne est donnée ?

— Mon Dieu, oui, et vous voyez que je l'exécute.

— C'est bien, monsieur, je ne tenterai plus de la violer, je pars.

Et elle sortit en chancelant. Le concierge haussa les épaules, puis ferma derrière elle la porte de la rue. Lucie allait au hasard, affolée, ou plutôt hébétée, le cerveau vide, incapable de penser, de réfléchir, et marchant comme dans un rêve.

A la torture morale se joignait maintenant la douleur physique. La jeune fille souffrait encore de sa blessure, et la terrible émotion qu'elle venait d'éprouver avait singulièrement cette souffrance. Bref, elle se sentait brisée de corps et d'âme. Elle se traîna péniblement jusqu'à une station de voitures, en prit une et se fit conduire au quai Bourbon. Jeanne Fortier, maman Lison, était rentrée un peu après le départ de Lucie. Ne pouvant soupçonner la tentative faite par celle-ci auprès de Lucien Labroue, elle la supposa sortie pour reporter de l'ouvrage chez madame Augustine, et, en attendant qu'elle revint, s'occupa à mettre en ordre son propre logement.

Bientôt l'absence prolongée de Lucie l'inquiéta. Sa sollicitude maternelle lui fit craindre quelque coup de tête. Elle était bien changée depuis quelques jours, la pauvre Jeanne. Le choc qui brisait son enfant l'atteignait en même temps. Lentement la soirée passait. La demie après neuf heures venait de sonner et Lucie ne revenait point ! Que signifiait cela ? Jeanne aux aguets, le cœur palpitant, prêtait l'oreille aux moindres bruits se faisant entendre dans l'escalier. Enfin, les marches du cinquième étage craquèrent sous un pas incertain. L'évadée de Clermont sortit précipitamment de chez elle, se pencha sur la rampe et demanda d'une voix tremblante :

— Est-ce vous, chère mignonne ?

— Oui, maman Lison, c'est moi...

— Enfin ! que Dieu soit béni !

Un instant après, Lucie se jetait en sanglotant dans les bras de la porteuse de pain.

— Mon Dieu, mon Dieu, qu'y a-t-il donc, chère enfant ? fit celle-ci ne pouvant comprendre le désespoir de la jeune fille, mais se sentant le cœur serré.

— Ce qu'il y a, maman Lison ? répondit Lucie, dont les larmes et les sanglots redoublèrent, je suis trahie, abandonnée ! Il ne m'aime plus, il m'oublie.

— Lucie, chère enfant, il ne faut point vous désespérer ainsi.

— Je n'espère plus et je ne veux plus espérer.

Le silence de monsieur Labroue aura un terme.

— Je pouvais croire cela il y a deux heures, répliqua l'ouvrière ; je pouvais croire, comme vous me le disiez, que Lucien parti précipitamment en voyage n'avait pas eu le temps de m'écrire. Maintenant, je ne peux plus conserver de doute. L'incertitude me tuait. J'ai voulu savoir et je sais. Je suis allé chez Lucien.

— Chez Lucien ! balbutia Jeanne frissonnante. Vous êtes allé chez lui ? Vous l'avez vu ? Il vous a dit la raison pour laquelle il ne voulait plus vous aimer ?

— Le voir, l'entendre, c'eût été du bonheur encore ! Les paroles les plus cruelles m'auraient trouvée résignée. J'aurais préféré toutes les tortures du cœur et de l'âme à l'affront qu'il m'a fait subir !

— Un affront ? répéta la porteuse de pain stupéfaite.

— Oui, Lucien avait donné mon signalement à son concierge, et ce concierge m'a chassée.

Et de nouveau Lucie éclata en sanglots.

— Ma fille, mon enfant, ma mignonne, fit Jeanne en l'entourant de ses bras et en pleurant elle-même, il ne faut pas pleurer, il faut être forte et courageuse.

— De la force ! du courage ! Est-ce que je puis en avoir ? Que voulez-vous que je fasse à cette heure ? Est-ce que je n'avais pas mis toute ma vie dans mon amour ? Est-ce que je n'avais pas vie dans mon amour ? Est-ce que pour moi l'existence est possible désormais, sans famille, sans affection ? Rien que le vide ! un vide affreux ! Mon avenir, c'était Lucien ? Aujourd'hui Lucien me manque, je n'ai plus qu'à mourir et je mourrai bientôt.

— Lucie, Lucie ! cria la porteuse de pain affolée par la douleur, de pareilles idées sont funestes, elles sont dangereuses. Chassez-les ! chassez-les !

— Non, je ne les chasserai pas ! Je mourrai. Mais avant de mourir je veux le voir. Je veux connaître la cause de mon abandon. Je veux être certaine que l'homme qui disait m'aimer se donne ou plutôt se vend aux millions de mademoiselle Harmant, mais que je lui ai rien fait, moi, que je me suis toujours conduite en honnête fille, et qu'il n'a pas un reproche à m'adresser. Il ne faut pas qu'on m'accuse d'avoir été l'instrument de mon propre malheur. Il ne faut pas qu'un doute ou qu'un soupçon plane sur ma tombe ! Lucien n'a point voulu me recevoir chez lui, mais je saurai bien le rencontrer ailleurs. J'irai l'attendre à la porte de sa maison, à la porte de l'usine. Je le défie de m'éviter, et il sera bien forcé de me répondre alors.

— Non, non, Lucie vous ne ferez pas cela, dit Jeanne Fortier défaillante.

— Pourquoi donc ne le ferais-je pas ? Je souffre. N'ai-je point le droit de savoir au moins d'où viennent mes souffrances ?

— L'abandon n'est que trop réel. Que vous en importent les motifs ?

— Ma dignité, le respect de moi-même, m'ordonnent de le connaître.

— S'il ne devait en résulter pour vous qu'une douleur de plus.

— Une douleur de plus ? répéta-t-elle ; comment cela se pourrait-il ? Que croyez-vous donc, maman Lison ?

— Je ne crois rien, mon enfant, balbutia Jeanne Fortier, qui ne voulait, ni ne pouvait pas s'expliquer, mais peut-on répondre de quelque chose dans la vie ?

— Je réponds de moi et de mon honneur, fit la jeune fille. Lucien savait qui j'étais, n'est-ce pas ! Une orpheline, une enfant trouvée, ne possédant pour vivre que mon travail, mais ayant marché toujours droit et pouvant porter haut la tête. Cela lui suffisait autrefois. Pourquoi cela ne lui suffit-il plus aujourd'hui ? Voilà ce que je veux savoir, et je vous répète que je le saurai. Encore une fois, je verrai Lucien.

— Non, vous ne le verrai pas, Lucie ? s'écria Jeanne que l'émotion suffoquait. Vous ne le verrez pas, je vous le demande à genoux.

— Mais vous savez donc, vous, pourquoi il m'abandonne ? Vous savez donc pourquoi il me fait tant souffrir ?

— Ne cherchez point à connaître ce terrible secret, mon enfant.

— Vous le connaissez donc ?

— Oui, balbutia Jeanne.

— Comment ?

— J'ai vu Lucien.

— Vous l'avez vu, et vous ne me l'avez pas dit ! fit Lucie tremblante.

— Je voulais vous épargner une douleur.

— A quoi bon, est-ce que je puis souffrir plus que je ne souffre ! Ne me ménagez pas ? Ai-je quelque chose à me reprocher ? Est-ce par ma faute que Lucien s'est éloigné de moi ?

— Non, mon enfant, et jamais un soupçon ne vous a même effleurée. Si Lucien s'éloigne de vous, c'est parce que votre mariage est impossible.

— Impossible ! Une seule cause pourrait le rendre impossible : "mon indignité !" et je ne suis pas indigne. Que signifie cela ? Expliquez-vous.

— Chère mignonne, il y a parfois dans la vie des mystères qu'il ne faut pas sonder.

— Des mystères ! Est-ce que j'en ai, moi, dans ma vie ? Mon père était-il un infâme ? Dois-je porter la peine de son infamie ?

XLIX

— Mon enfant, mon enfant, taisez-vous ! bégaya Jeanne en tendant vers Lucie ses mains suppliantes. Vous blasphemé ! N'accusez pas votre père.

— Qui donc accuserais-je ? reprit la jeune fille avec violence. Je suis dans les ténèbres et je veux sortir. Tout plutôt que le doute et l'incertitude ! Maman Lison, vous avez vu Lucien. Il vous a confié le secret fatal. Ce secret, vous ne devez pas, vous ne pouvez pas le garder plus longtemps ! Quel qu'il soit, parlez ! Si je blasphème en accusant mon père, c'est donc de ma mère que vient la honte ? Jeanne frissonnait de la tête aux pieds. Elle eût voulu tout dire. Elle eût voulu crier à son enfant : "Ta mère c'est moi ! et voilà ce que je suis !" Mais c'était impossible. Elle le pensait du moins. Il ne suffirait point d'affirmer son innocence, il faudrait la prouver et comment faire cette preuve ? N'ayant rien à répondre, elle baissait la tête et se taisait. Lucie poursuivit :

— Parlez, mais parlez donc ! Est-ce ma mère qui a commis un crime ! Pourquoi Lucien a-t-il déclaré que notre mariage était impossible ?

— Parce qu'on l'y force.

— Qui donc en a le droit et le pouvoir ?

— Ne le devinez-vous pas ? Lucien aurait-il jamais appris

le secret, qui creuse un abîme entre vous, si quelqu'un n'avait eu intérêt à le lui révéler ? Un homme a fouillé dans le passé. Un homme a dit à Lucien : " Si vous n'épousez point ma fille, je vous empêcherai d'épouser Lucie. Je vous défends ce mariage ! Si vous osiez passer outre, on saurait..." Jeanne s'interrompit. La force lui manquait pour continuer.

(La suite au prochain numéro.)

LE MILLIONNAIRE VANDERBILT.  
(Voir gravure)

**V**A fortune de M. Vanderbilt, qui est mort si prématurément et dont nous donnons le portrait sur la huitième page, est évaluée par les personnes qui l'ont bien connu à \$160,000,000.

Le duc de Westminster valait, dit-on, 200 millions de piastres, et cependant feu Vanderbilt, avec ses 160 millions, était plus riche que lui. La fortune du premier ne lui rapportait qu'environ 2 pour cent, tandis qu'en moyenne celle de Vanderbilt lui donnait 4 pour cent.

On dit que Vanderbilt était l'homme le plus riche du monde entier. L'an dernier, il possédait 54 millions en débetures du gouvernement à 4 pour cent. Plus tard, il réduisit ce montant à 35 millions en débetures du gouvernement à 3 1/2 pour cent. La valeur de ses bons du gouvernement était de 75 millions.

En tout, à sa mort, il possédait 860,000 actions de chemin de fer, \$22,000 de débetures de chemin de fer, \$3,200,000 de débetures du gouvernement ou de la ville, et 2,000,000 d'actions et hypothèques dans diverses industries et manufactures.

Il évaluait sa maison, sur la 5e avenue à New-York, avec les objets d'art qu'elle renferme, à trois millions de piastres.

Vanderbilt dépensait ordinairement \$100,000 par année en dépenses de maisons. En 1884, il donna un bal qui lui coûta \$40,000.

Vanderbilt aimait beaucoup les chevaux et était bon juge en pareille matière.

Ses divers revenus lui donnaient un revenu total annuel de 10 millions de piastres, soit : Par jour, \$28,000 ; par heure, \$1,200 ; par minute, \$19.75.

On dit qu'il était très charitable.

RIEL ET SES BOURREAUX

En vente au bureau du MONDE ILLUSTRE la question - devinette : *Cherchez Riel et ses quatre bourreaux*. Prix : 5 centins la copie, 40 centins la douzaine.

RÉCRÉATIONS DE LA FAMILLE

No 148.—ENIGME

Je coule mes flots d'or sous le beau ciel d'Asie,  
Et suis pour l'univers la source de la vie.

No 149.—DEVINETTE

Je suis couvert de peau sans être bête ; plein de richesse,  
Et je n'ai rien à moi ; plein de feuilles sans être arbre ;  
Malheureux qui me perd, malheureux qui me trouve ; je  
n'achète pas, mais je fais acheter.

SOLUTIONS :

No 145.—Les mots sont : L'attention et La Tension.  
No 146.—Les mots sont : Babil et Bail.

No 147

BLANCS.	NOIRS
1 D 6e F R, échec	1 Ad libitum
2 Mat selon le coup des Noirs.	

ONT DEVINE :

Problèmes.—Dame Céleste Lesigne, Montréal ; Mlle B D. Dupuis, Montréal ; Philéas Roy, Lévis.  
Rébus.—Pierre Morrier, ville St-Jean-Baptiste.

La vie se boit comme le vin, et, comme le vin aussi, elle grise les uns et reconforte les autres.—

Ce qui perd un gouvernement, c'est de faire tantôt ceci, tantôt cela, de promettre une chose aujourd'hui et de la refuser demain. Une fois qu'il a choisi sa voie, il doit marcher droit devant lui.—BISMARCK.